

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article438>

LE REFUGE

- Revue N°11 -

Date de mise en ligne : jeudi 15 février 2001

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Résumé des chapitres précédents

-----Après avoir mené grande vie, gaspillé son bien, Vital de Lochères retourne à cinquante-huit ans, dans le château familial à la Harazée. Il rencontre la fille du garde forestier, Catherine, dont la jeunesse et la beauté le troublent. Au gré des rencontres, une connivence amoureuse s'établit entre eux deux.

VIII

-----Quelques semaines après le déjeuner de La Harazée, les dames de l'ouvroir se réunirent chez Mme de Verrières, qui habitait une maison adossée au chevet de l'église. C'était le tour de « couture » de cette austère personne et la compagnie se composait à peu près des mêmes bénévoles ouvrières que nous avons déjà vues chez la femme du notaire, au début de cette histoire. Toutefois, comme on touchait à la mi-juin et que le temps était beau, on ne se tenait pas au salon. On travaillait dehors, dans un antique jardin qui longeait le mur du cimetière et semblait une annexe de ce lieu funèbre, tant il était peuplé de houx, d'épicéas d'ifs et de buis taillés en boule ou en pyramide. Ces arbustes, à la noire et rigide verdure, aux feuilles hérissées de dards piquants, s'harmonisaient du reste avec l'image revêche de la maîtresse du logis et paraissaient refléter son humeur.

-----Autour de la table, abritée par deux grands sapins moussus, Mme Parisot, Mlle de Saint André et Mme de Brossard cousaient silencieusement, tandis que leur hôtesse versait du sirop d'orgeat dans les verres et dressait sur une assiette une douzaine de biscuits pulvérulents. Ayant achevé cette opération, elle consulta sa montre :

----- Mesdames, il est plus de quatre heures et je crois qu'il serait temps de goûter.

----- Décidément, s'écria Mme de Brossard en piquant son aiguille dans l'étoffe de son corsage grassouillet, nous n'aurons pas encore cette fois Mlle de Louëssart !

----- Déjà elle nous a fait faux bond à la dernière couture, remarqua avec aigreur Mlle de Saint-André.

----- Elle est sans doute plus agréablement occupée ailleurs, ajouta ironiquement Mme de Verrières.

----- Est-ce vrai que M. de Lochères voie très intimement les Louëssart ? demanda Mme de Brossard, avec l'air innocent de fausse bonne femme.

----- Intimement ? Je crois qu'on exagère, répondit Mme Parisot ; tout ce que je sais, et le tiens de la Fleuriotte, c'est qu'ils ont, voilà trois semaines, déjeuné à la Harazée et que, pour eux, M. de Lochères avait mis les petits plats dans les grands.

-----Mlle de Saint-André poussa un soupir de commisération.

----- Moi, je ne sais rien, insinua-t-elle, mais on a affirmé à mon frère que M. Vital passait maintenant presque toutes ses après-midi au Four-aux-Moines.

----- Le garde général est une singulière société pour un homme bien élevé ! ... murmura Mme de Brossard ; il me semble que si M. de Lochères voulait voisiner, il aurait pu mieux choisir son monde.

----- Laissez donc ! répliqua rudement la maîtresse du logis, il se soucie du père Louëssart comme d'une guigne ! ... Ce qui l'attire au Four-aux-Moines, ce sont les cajoleries et les oeillades de cette sainte-n'y-touche de Catherine ... M. de Lochères a toujours été un juponnier ... Fille, femme ou veuve, peu lui importe, pourvu qu'il y trouve son plaisir.

----- Vous allez un peu loin, ma chère amie, objecta la notairesse, et vous voyez trop vite du mal, là où peut-être il n'y a que des étourderies ... M. de Vital est veuf et si Catherine lui plaît, pourquoi n'aurait-il pas l'intention de l'épouser ?

----- A son âge, ce serait jouer gros jeu, surtout si l'on considère les allures très libres de la demoiselle, et le manque de tenue du père ... D'ailleurs, chère madame, les grands seigneurs qui épousent des fillettes sans dot, ça ne se rencontre que dans les romans. Votre M. Vital est plus pratique ... Il courtera Catherine, il la compromettra et ce sera tout.

----- Plaise à Dieu que ce scandale nous soit épargné, reprit la voix doucereusement gémissante de Mlle de Saint-André ... Il serait à souhaiter qu'une personne charitable avertisse le père et lui fit ouvrir les yeux ...

----- Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, répartit Mme de Brossard ... D'ailleurs, le garde général n'est pas commode, il reçoit mal les observations et devient vite grossier ... Ce n'est pas moi qui m'y froterai !

----- Quant à moi, déclara Mme de Verrières, ses rodomontades ne me font pas peur et je ne me suis jamais gênée pour lui dire ma façon de penser. Cette fois, son insouciance passe la mesure, et il y a conscience de laisser cette petite sottise donner ainsi dans le travers ... Si l'occasion se présente de parler à Louëssart entre quatre-s-yeux, je vous jure que je lui laverai la tête.

-----Après cette conversation, les esprits de ces dames étaient trop surexcités pour qu'elles pussent travailler paisiblement. Elles gaspillèrent une demi-heure encore à dauber le prochain, puis l'une après l'autre elles plièrent bagage et regagnèrent leur domicile. Mlle de Saint-André, qui demeurait à deux pas, resta la dernière à se lamenter sur l'immoralité du siècle. Mme de Verrières la conduisit jusqu'à la cure, puis regagna son logis. Elle longeait majestueusement l'église, lorsque - la Providence se montrant sans doute soucieuse de lui fournir l'occasion désirée - elle aperçut précisément M. de Louëssart qui soulevait le marteau de sa porte.

----- Chère Madame, dit le garde général, j'allais chez vous ... Catherine m'avait chargé ce matin de vous prier de ne pas compter sur elle pour la couture. Figurez-vous que j'ai mangé la commission ! ... Excusez-moi ... Je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre.

----- Mieux vaut tard que jamais, répondit Mme de Verrières ... Entrez donc tout de même, j'aurais deux mots à vous dire ...

-----Elle l'introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée où son mari, le commandant de Verrières, occupait les loisirs de sa retraite à d'ingénieux travaux d'ébénisterie, puis elle lui offrit un siège d'un air presque aimable. Il y a des gens que l'idée d'être désagréables à leur prochain suffit à mettre en belle humeur, et Mme de Verrières était de ces personnes-là.

----- Mon cher Louëssart, commença-t-elle, je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui. Pourtant, j'ai l'esprit de corps ; j'estime que, nous autres, qui représentons la vieille noblesse du pays, nous devons nous prêter main-forte et tout au moins laver notre linge sale en famille ... Or, il m'est revenu que Catherine fait en ce moment beaucoup trop parler d'elle ...

----- Qu'entendez-vous par là, madame ? interrompit le garde général en se dressant sur ses ergots.

----- J'entends qu'on lui reproche de graves inconséquences et, à vous, un coupable aveuglement.

----- En vérité ! ... Ayez donc la bonté de m'expliquer en quoi je suis aveugle et comment elle est inconséquente.

----- Volontiers, répliqua la dame en arquant sa lèvre moustachue pour décocher les flèches qu'elle voulait lancer ... Donc, je m'explique ... Vous voyez souvent M. de Lochères ?

----- Fort souvent, et je m'honore d'être de ses amis.

----- Il n'y a vraiment pas de quoi ... M. de Lochères est et a toujours été un fieffé libertin ... Sa présence est un danger dans une maison où se trouve une jeune fille ... Catherine a des façons trop libres et vous avez eu le grand tort de lui laisser la bride sur le cou. Elle en a profité pour fleureter avec ce monsieur ... C'est la fable du pays ... Vos ennemis en font des gorges chaudes et vos amis en sont navrés. M. de Louëssart eut un beau mouvement d'indignation.

----- C'est ignoble ! s'écria-t-il en se levant ; sachez, madame, que Catherine est une honnête fille, que M. de Lochères est un galant homme et que je ne suis pas un soliveau ... j'ai bec et ongles pour me défendre contre mes ennemis ; quant à mes amis, je les prie de se mêler de leurs propres affaires ... Maître charbonnier est maître chez lui !

----- A merveille, mon cher Louëssart ! ... Je vous ai averti ... C'était mon devoir. Maintenant je me lave les mains et vous abandonne à votre conscience.

----- Ma conscience ne me reproche rien ... Serviteur, madame, serviteur ! ...

-----Il sortit, la mine furibonde, mais, à peine dehors, il se rasséra et sa physionomie prit une expression plutôt

guillerette. Les propos de Mme de Verrières ne l'avaient ni alarmé ni étonné, et il connaissait mieux qu'elle la situation. Depuis trois semaines, il étudiait sournoisement Vital et le jugeait épris de Catherine ; il constatait en même temps que la jeune fille acceptait avec plaisir cette cour assidue ; il en concluait qu'elle ne répugnerait point à épouser M. de Lochères, malgré la différence d'âges. Or, dès le principe, le garde général avait considéré ce mariage comme très désirable à tous les points de vue : il serait de cette façon dégagé d'une lourde responsabilité, il pourrait vivre à sa guise et enfin il saurait s'arranger pour tirer profit d'un gendre riche et influent. Quant aux médisances des gens du pays, elles n'étaient pas pour lui déplaire ; au contraire, il méditait de les utiliser afin de hâter un dénouement heureux. C'est pourquoi, après avoir bien réfléchi, en quittant La Chalade, il brûla le hameau du Four-aux-Moines et poussa jusqu'à La Harazée.

-----Il trouva Vital en train d'achever de dîner.

----- Bonsoir, monsieur de Louëssart, dit ce dernier. Asseyez-vous un moment. Joseph, apportez les liqueurs et laissez-nous ...

-----Quand le valet de chambre se fut retiré, M. de Lochères poursuivit :

----- Mlle Catherine va bien ? ... Je me proposais de descendre tout à l'heure jusqu'au Four-aux-Moines ...

-----Le garde général donna à sa physionomie une expression de gravité contristée :

----- Il faudra y renoncer, mon cher voisin, et j'allais justement vous en prévenir.

----- Ah ! ... reprit Vital contrarié, inquiet aussi de la mine contrite de M. de Louëssart, ce sera alors pour demain.

----- Ni pour demain, ni pour les jours suivants, cher monsieur, et vous m'en voyez désolé ! ... je viens vous prier de suspendre ces visites, qui étaient pour moi un honneur autant qu'un plaisir, et je vais vous dire pourquoi : le monde est méchant, monsieur Vital, méchant et envieux, surtout dans une bourgade comme la nôtre ... Mes amis m'ont répété des propos malveillants qui courent le pays et dont nous sommes tous très émus. On prétend que vos assiduités au Four-aux-Moines compromettent ma fille. Oh ! s'écria-t-il avec un geste de protestation, je sais qu'il n'en est rien et que votre conduite a toujours été celle d'un parfait galant homme !

-----Pour mon propre compte, je méprise ces stupides clabauderies. Mais quoi ! Je suis père et dois veiller à conserver intacte la réputation de Catherine. J'ai lu, je ne sais plus où, qu'une jeune fille a beau être blanche comme neige, elle ne peut échapper à la calomnie. Je ne veux pas, moi, que Catherine soit même soupçonnée. Il est de mon devoir de la préserver des moindres éclaboussures. On ne saurait être trop circonspect lorsqu'on a une fille à marier.

-----M. de Lochères l'écoutait, consterné. Le coup lui était d'autant plus sensible que, le jour même, il avait vu Catherine et que rien, dans l'attitude ni les paroles de son amie, ne lui avaient fait pressentir l'algarade de M. de Louëssart. Il lui sembla entendre se fermer avec un retentissement d'airain les portes de ce paradis terrestre dans lequel il avait passé trois semaines de délices en compagnie de la jeune fille, et où il avait oublié les amertumes, les douleurs, les dégoûts du passé. Pendant ces trois semaines, sa passion pour Mlle de Louëssart s'était développée et exaspérée. Retomber dans la solitude, ne plus voir jamais l'adorable enfant, était au dessus de ses forces. La menace de cette séparation hâta l'éclosion d'une résolution qui germait en lui depuis quelque temps déjà.

----- Monsieur de Louëssart, répondit-il, vos paroles vont au devant d'une déclaration que je me proposais de vous faire. Oui, vous avez raison, la réputation d'une jeune fille ne saurait être entourée de trop de sollicitude et de respect, et j'ai eu, moi, le tort de l'oublier ; mais le mal que j'ai pu causer est réparable, heureusement. Sur un point, du moins, les commérages des gens du pays n'ont pas été calomnieux : j'aime Mlle Catherine et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

-----Le garde général s'épanouit. En son par-dedans, il exultait : « Enfin ! ça y est ! songeait-il joyeusement, et je n'ai pas trop bêtement manœuvré ! » Mais, en dépit de cette jubilation intérieure, il comprit qu'il ne devait pas avoir l'air ni trop réjoui, ni trop émerveillé. Aussi s'inclina-t-il gravement et répliqua-t-il très digne, avec une larme dans la voix :

----- Monsieur de Lochères, je suis très touché, très ému. Tout l'honneur est pour moi, assurément. Inutile de vous affirmer qu'en ce qui me concerne je serai fier de vous avoir pour gendre, et que mon consentement vous est tout acquis. Mais vous comprendrez qu'un mariage est chose grave. Ma fille est la principale intéressée et je dois premièrement la consulter.

----- Permettez-moi, interrompit vivement M. de Lochères, de l'interroger moi-même tout d'abord. À mon âge, la position d'amoureux est particulièrement délicate. Je désire m'expliquer là-dessus avec Mlle Catherine et ne veux obtenir sa main que de son libre consentement. Je vous prie donc de m'autoriser à la voir dès demain et à lui ouvrir franchement mon cœur, comme je souhaite qu'elle m'ouvre le sien.

----- Vos désirs sont des ordres pour moi, répartit le garde général en serrant la main de Vital ; c'est entendu : Catherine vous attendra demain soir et je vous promets que d'ici là je ne chercherai nullement à l'influencer.

IX

----- Quand M. de Louëssart fut parti ; Vital passa de la salle à manger dans le jardin et gagna la plus proche terrasse. Tout au bout, le frêne pleureur abritait de ses souples branches le banc de pierre où, trois semaines avant, il s'était assis avec Catherine. Quels changements survenus en son âme depuis cette après-midi de mai ! Avec quelle rapidité le tendre intérêt tout d'abord éprouvé pour la jeune fille s'était métamorphosé en un amour passionné et dominateur ! Cette folie de l'amour qui avait tourmenté la vie de M. de Lochères, et contre le retour offensif de laquelle il se croyait si bien protégé par la solitude de La Harazée, reprenait précisément possession de tout son être dans le lieu de refuge qu'il s'était choisi. Ô contradictions de la destinée humaine ! En ce logis paternel où Vital était rentré avec la ferme résolution de ne plus se laisser enchaîner, il venait, cinq minutes auparavant, d'engager à nouveau son cœur. La détermination était prise, les paroles décisives avaient été prononcées.

----- Il s'accouda au parapet de la terrasse. La dernière flambée du soleil de juin s'éteignait derrière les futaies de la Bolante, dont les robustes verdure se détachaient en brun sur la rougeur du couchant. Maintenant le crépuscule descendait bleuâtre sur la gorge de la Fontaine-aux-Charmes, où l'eau somnolente du petit étang conservait seule une teinte rose. L'air fraîchissait déjà ; les genévriers épars dans les friches du versant opposé à La Harazée n'apparaissaient plus que des taches noires sur les pelouses grises du pâtis. Rasant les cimes boisées, un mélodieux vol de ramiers traversait le vallon et allait se remiser sous la futaie. À la lisière de la forêt, un feu de bûcherons achevait de se consumer ; mince et blanche, la fumée montait droite dans l'air calme.

----- Ce filet de fumée, ondulant à peine dans son élan vers le ciel, rappela à M. de Lochères la sveltesse élégante de la blanche Catherine. Sa pensée se concentra sur Mlle de Louëssart et s'absorba en elle. « Demain soir, à cette même heure, songeait-il, mon sort sera fixé. » Et soudain, une angoisse le saisit ; il lui faudrait, le lendemain, expliquer nettement sa situation à la jeune fille et à son père. Jusqu'à présent, les Louëssarts le croyaient veuf ; il devrait nécessairement leur avouer que Mme de Novalèse existait encore et qu'il était simplement divorcé d'avec elle. Or, il savait qu'en dépit de sa conduite peu exemplaire le garde général se posait en catholique convaincu et pratiquant ; Catherine partageait sans doute les principes religieux de son père. Ne répugneraient-ils pas l'un et l'autre à accepter un projet d'union qui ne pourrait être sanctionné par l'église ? La perspective d'un mariage riche rendrait-elle M. de Louëssart plus coulant ? Catherine, en supposant qu'elle aimât Vital, trouverait-elle dans cette affection assez de force pour résister aux préjugés et braver l'opinion de son entourage ?

----- Ces obstacles, qu'il n'avait pas prévus tout d'abord, se dressaient pleins de menaces devant lui. Il en fut agité pendant le reste de la soirée. Il n'était plus assez jeune pour se faire des illusions ; à vingt ans, on se figure qu'on peut réaliser son désir comme on cueille un fruit à la branche ; à cinquante, on voit clairement les barrières qui

s'élèvent entre le point de départ et le but à atteindre ; leur nombre effraye et décourage ; on cherche plutôt à les tourner qu'à les franchir impétueusement. Vital passa des heures à se remémorer les menus incidents qui avaient délicieusement rempli pour lui ces trois dernières semaines. Il les soumit à une analyse minutieuse, comme un essayeur qui examine des parcelles d'or. Assurément, depuis leur tête-à-tête sous le frêne de la terrasse, Catherine lui avait donné de précieuses marques d'attachement. Elle mettait pour lui dans ses gestes, dans ses regards, dans ses paroles, une délicate et câline tendresse. Elle manifestait avec sa sincérité habituelle le plaisir qu'elle éprouvait à le voir, à causer et à se promener avec lui. Elle s'ingéniait à dissiper son humeur mélancolique et à le reconforter. Ce jour même, ils avaient reparcouru ensemble les futaies de la Bolante, ils étaient descendus dans la combe aux muguetts et, pour remonter la pente, Mlle de Louéssart avait accepté son aide avec une si affectueuse confiance ! Ils avaient gravi le versant, la main dans la main ; une fois sur le plateau, leur étreinte ne s'était pas dénouée et pendant le retour il avait serré avec bonheur cette mignonne main blanche

qui se fondait dans la sienne. La voluptueuse impression durait encore et, tout en y repensant, Vital croyait sentir le tiède frémissement des doigts prisonniers.

-----Ce souvenir dissipa un peu son inquiétude et il s'endormit en y rêvant. Le lendemain, un rai de soleil qui filtrait entre ses rideaux le réveilla. Sa première pensée fut de nouveau : « Que se passera-t-il ce soir ? » Il se leva, ouvrit la fenêtre. Le ciel était clair. Le petit étang souriait parmi les joncs, et les sifflements de merles égayaient la lisière des bois. Quel beau temps ! Quelle limpide matinée ! Fallait-il s'en réjouir comme d'un heureux présage ? A vingt ans, il eût salué avec confiance cette matinale lumière. Mais l'expérience de la vie lui avait enlevé la belle assurance de la jeunesse. Le doute recommençait à le tourmenter. Tout en commençant sa toilette, de temps à autre, il se penchait à la fenêtre pour regarder la route blanche qui fuyait dans la direction du Four-aux-Moines, et il se disait : « Quand je reviendrai ce soir par ce même chemin, peut-être y marcherai-je comme jadis, courbé sous le poids de ma détresse et avec des déceptions plein le coeur ! »

-----Il entendit un bruit de voix dans la cour. C'était le piéton qui apportait le courrier et qui conversait avec Mme Saudax. Quelques minutes après, on frappa à sa porte ; Joseph entra, déposa les journaux sur la table et ajouta en se retirant : Il y a aussi une lettre pour Monsieur M. de Lochères ne se pressa pas. Il acheva sa toilette, passa un veston, revint rêveusement à la table où l'attendait son courrier et prit la lettre. Elle était margée de noir et maculée de plusieurs timbres, car elle avait été adressée d'abord à Nice, puis réexpédiée à La Chalade. Il regarda distraitement la suscription : l'écriture lui était inconnue. Machinalement il chercha à déchiffrer les indications du timbre appliqué au bureau d'origine, et tout à coup, menaçants comme les caractères inscrits aux murs de la salle où soupait Balthazart, deux mots lui sautèrent aux yeux : « Claremont, Savoie ». Claremont, c'était le château habité par Mme de Novalèse. Il tressaillit, et un frisson lui courut à fleur de peau. De cette maudite demeure il n'était sorti pour lui que des choses fâcheuses. Quels nouveaux ennuis lui apportait la lettre qu'il tenait en main ? Depuis des années, toute correspondance avait cessé entre Mme de Novalèse et lui ; d'ailleurs, la suscription n'était pas de l'écriture de Giulia. Un pressentiment monta brusquement au cerveau de Vital : brusquement il brisa le cachet de cire noire et déchira l'enveloppe, qui contenait la lettre suivante :

-----« Monsieur Je n'ose pas dire : « mon père », car le silence qui s'est fait entre nous depuis neuf ans et le tort que j'ai eu de ne pas chercher à le rompre, m'ôtent presque le droit d'employer ce terme d'affection. Néanmoins, il y a dans la vie des moments douloureux où il semble que les colères et les malentendus doivent disparaître, et je suis dans un de ces moments-là. Ma pauvre mère vient de s'éteindre près de moi, après une brève et cruelle maladie. Pendant longtemps elle avait eu contre vous des sentiments d'aversion que je n'ai pas à juger ; mais à la fin de sa vie, je puis vous affirmer que ses dispositions étaient devenues plus conciliantes et qu'elle n'avait, en évoquant votre souvenir, que des paroles d'apaisement et de chrétienne mansuétude. Elle se reprochait d'avoir été trop peu indulgente, trop vindicative et surtout de m'avoir poussé à partager sa rancune. A son lit de mort, elle m'a fait promettre de vous écrire et de vous transmettre son dernier vœu, qui était un désir de réconciliation.

Je m'acquiesce avec empressement de cette mission et j'ajoute, pour ma part, que je serais heureux de vous voir accueillir le legs d'une morte. Me voilà maintenant seul sur la terre, n'ayant que des parents maternels établis en Italie et pour lesquels je suis un étranger. Très jeune, car je n'aurai vingt et un ans que dans quelques mois ; très inexpérimenté, car je n'ai jamais quitté ma mère et je ne connais rien du monde, mon isolement m'effraie. J'aurais besoin d'un ami et d'un guide. Ne m'en veuillez donc pas

si, pendant les tristes heures qui suivent un grand deuil, j'ai eu la pensée de me tourner vers vous et de vous demander de me rendre votre affection.

-----On m'a dit qu'autrefois vous m'aimiez beaucoup et que si vous aviez renoncé à vous occuper de moi, c'est que mon hostile froideur vous avait rebuté. Oubliez-la, je vous en prie ; souvenez-vous seulement de ce petit Charles-Félix que vous preniez jadis sur vos genoux et auquel vous prodiguiez de chaudes caresses. Si, comme je l'espère, vous avez encore ce cœur aimant et chaleureux d'autrefois, ne me laissez pas me dessécher dans l'isolement. Soyez indulgent pour l'enfant qui est de votre sang et qui porte votre nom. Ce sera une bonne action dont vous n'aurez pas à vous repentir. A votre premier appel, j'accourrai près de vous et vous trouverez en moi un fils respectueux et dévoué. »

Charles-Félix de Lochères, 10 juin 1895

-----Après avoir lu cette lettre, Vital la rejeta sur la table avec un geste irrité, puis il se leva et arpenta sa chambre de long en large, en proie à un violent accès de mauvaise humeur.

-----Il n'en aurait donc jamais fini avec le passé ! Qu'était-ce que ce fantôme qui venait si mal à propos se jeter dans sa vie, en invoquant les liens du sang et de la communauté du nom ? Son fils ? Oui légalement et matériellement parlant. Mais ce titre nu suffisait à créer des droits sérieux à une véritable affection paternelle ? Non pas. Depuis l'âge de raison, cet enfant avait été dressé à détester M. de Lochères. Entre son père et sa mère, il avait choisi librement ; il s'était rangé du côté maternel et avait depuis lors traité Vital en étranger. Maintenant que la mort de Mme de Novalèse le laissait seul, il daignait se rappeler qu'il avait un père et s'avisait de se réclamer de lui. Allons donc ! Le divorce de 1885 devait être accepté avec tous ses effets, toutes ses conséquences. L'enfant avait été laissé à la mère, elle l'avait façonné à son gré, nourri de ses préventions, de ses haines et de ses préjugés. M. de Lochères se trouvait dégagé de toute responsabilité et il ne se souciait point de se charger tardivement d'une mission dont autrefois on l'avait déclaré indigne. A ce sujet, sa conscience était parfaitement en repos. Charles-Félix serait majeur dans deux mois ; la communauté avait été liquidée et les droits de chaque partie parfaitement réglés lors du divorce. L'enfant possédait une fortune considérable et indépendante. Vital était rassuré sur son avenir, et quand à le faire entrer dans sa vie, jamais

Il haussait les épaules à cette seule pensée. « Non, non, se disait-il. Au moment où je songe à contracter un second mariage, je ne serai pas assez sot pour introduire dans mon intérieur un grand garçon de vingt et un ans, qui n'a ni mes goûts, ni mes opinions, ni mes façons de vivre, qui verra sans doute d'un oeil prévenu une jeune femme occuper la place que sa mère n'a pas su conserver, et qui, par dessus le marché, fera nécessairement ressortir aux yeux du monde la différence d'âges existant entre Catherine et moi ! Nenni, pas de don quichottisme ! Le fils de Mme de Novalèse s'est depuis longtemps habitué à se passer de son père ; il s'en passera bien plus facilement encore aujourd'hui qu'il est majeur. Je vais lui écrire que je suis désolé, mais qu'il n'ait pas à compter sur moi ! »

X

-----Vital était revenu s'asseoir devant la table, afin d'y rédiger immédiatement et sèchement une réponse

négative. Son regard tomba sur la lettre de deuil et, avant de formuler son refus, il voulut la relire.

-----« A quelque chose malheur est bon », songeait-il en parcourant les lignes du début. En effet, la nouvelle de la mort de Mme de Novalèse allégeait ses inquiétudes ; elle écartait définitivement les objections que M. de Louëssart et Catherine auraient pu soulever à propos de la situation d'un mari divorcé. Maintenant, il était libre de passer sous silence cette fâcheuse histoire de divorce et de parler de son veuvage sans mentir, sans courir le risque d'être accusé d'une déloyale supercherie. Il avait un gros poids de moins sur la conscience et respirait plus à l'aise.

-----Ce sentiment de sécurité le prédisposait sans doute à l'indulgence, car il relut sans irritation les premiers paragraphes de la lettre ; même il se sentit sourdement ému lorsqu'il arriva au passage où Charles-Félix parlait de son isolement et évoquait les souvenirs de sa petite enfance, pour attendrir celui qu'il n'osait plus appeler « son père ». Au fond du coeur de M. de Lochères, un scrupule surgissait peu à peu : « Après tout, se disait-il, quelques torts qu'ait eu cet enfant en épousant la querelle de sa mère, il est ton fils. As-tu vraiment le droit de le rayer de ton existence, de te détacher absolument de lui, alors qu'il implore ton aide et tes conseils ? Si plus tard ce garçon tourne mal, n'aurais-tu pas à te reprocher de l'avoir abandonné, au moment où il cherchait à se réfugier près de toi, où sa jeunesse inexpérimentée avait le plus besoin d'un guide et d'un ami ? Et pour quels motifs le repousserais-tu avec tant de dureté ? pour satisfaire ta rancune ? C'est un sentiment indigne de toi. Non, avoue plutôt que tu obéis en réalité à une préoccupation égoïste. La présence de ce grand fils te gêne, parce que tu veux te remarier, parce que tu crains que son arrivée à la Harazée ne dérange tes projets et ne trouble ton bonheur. Prends garde ! A l'heure où la satisfaction de tes désirs est encore incertaine et où tu ignores quelle sera la réponse de Catherine, prends garde que ton refus ne te porte malchance ! Ne commences pas ta journée par une mauvaise action ! »

-----Les amoureux sont aussi superstitieux que les joueurs. Cette dernière considération influa grandement sur les déterminations de M. de Lochères et fit soudain pencher la balance en faveur de Charles-Félix.

-----Vital attira brusquement à lui une feuille de papier, et d'une main nerveuse écrivit simplement ceci :

Charles-Félix de Lochères, Claremont (Savoie)

-----« Vous attendez à la Harazée. Faites-moi savoir jour et heure de votre départ de Paris, et descendez station des Islettes. Vous y trouverez votre père ».

Vital de Lochères

-----Puis il s'habilla et, pour ne pas être tenté de revenir sur sa décision, il alla lui-même porter son télégramme au bureau de poste de Vienne-le-Château. Entre la Harazée et ce chef-lieu de canton, la distance est de quelques kilomètres à peine. Une heure après, M. de Lochères reprenait plus dispos le chemin de sa maison où il rentrait pour le déjeuner.

-----Il ne serait pas exact de dire qu'il mangea de bon appétit. Bien que sa conscience fût plus tranquille, il avait le coeur trop préoccupé de sa visite au Four-aux-Moines pour que son estomac n'en ressentit point le contre coup. Mais s'il ne fit pas honneur au menu de la Fleuriotte, du moins il se nourrit de rêves, de visions, d'espérances. Vingt fois il se représenta par avance comment les choses pourraient bien se passer chez le garde général, et chaque fois il imagina une nouvelle mise en scène, un dialogue différent et un autre dénouement. Constamment il avait devant lui l'image de Catherine, tantôt souriante, tantôt troublée, hésitante et mélancolique. Il se leva de table dans un singulier état nerveux et remonta dans sa chambre pour changer de toilette. Par intervalles, il s'arrêtait devant une glace, examinait ses cheveux châtain déjà plus rares, ses paupières fripées, son teint fané, sa barbe grisonnante, sa taille légèrement empâtée par un embonpoint naissant, et il hochait la tête d'un air sceptique. A travers ces agitations, ces alternatives de doute et d'espoir, le temps passait néanmoins. Vital entendit la pendule sonner trois heures, il descendit et franchit le seuil de la grille en se demandant encore une fois, avec un vague frisson, dans quel état d'esprit il pousserait, le soir, la lourde porte grinçante de sa maison.

-----Il marchait lentement, mais plongé en de si absorbantes méditations qu'il ne s'apercevait pas de la longueur du trajet. Il s'étonna d'entendre quatre heures tinter à l'église de La Chalade, lorsqu'il agita enfin la sonnette du garde général.

-----Ce fut ce dernier qui lui ouvrit. Les malins yeux gris de M. de Louëssart pétillaient d'aise. Il tendit la main à M. de Lochères, et la lui serrant significativement, il murmura :

----- Je vous ai tenu parole Catherine ne sait rien. Je lui ai dit tout uniment que vous désiriez causer avec elle, seul à seule, et elle vous attend dans notre clos.

-----Il accompagna Vital jusqu'à la porte du couloir qui donnait sur l'étroit jardinet :

----- Elle est là-bas, ajouta-t-il, sous le couvert de noisetiers A tout à l'heure et bonne chance !

-----M. de Lochères descendit avec un battement de coeur vers une allée de gravier, que bordaient des carrés de légumes et où de rares plants de rosiers mettaient une note fleurie. Comme il en atteignait le milieu, il vit Mlle de Louëssart apparaître dans l'arceau formé par les branches de noisetiers. Elle lui sembla plus pâle que de coutume.

----- Par ici, lui cria-t-elle en agitant son mouchoir.

-----Quand il fut près d'elle, Catherine lui tendit la main.

----- Entrez vite, ajouta-t-elle. On cuit au soleil ! Papa prétend que vous désirez me parler en particulier, et nous serons mieux à l'ombre pour causer.

-----En passant de la pleine lumière à la verte obscurité de la tonnelle, Vital demeura un moment comme saisi et tâtonnant. Ses yeux avaient peine à distinguer la forme svelte de Catherine et une émotion très vive le paralysait. La jeune fille s'aperçut de son trouble : un faible sourire effleura ses lèvres :

----- Eh bien, monsieur de Lochères, murmura-t-elle, vous semblez tout décontenancé ; est-ce que je vous fais peur ?

----- Non, pas vous, répondit-il, mais ce que j'ai à vous dire m'intimide.

----- Vraiment ! C'est donc bien grave ?

----- Très grave pour moi et très embarrassant.

----- Vous m'effrayez Serait-ce une mauvaise nouvelle ?

----- Non pas, je l'espère du moins Il dépendra de vous qu'elle soit mauvaise ou bonne.

-----Il toussa pour éclaircir sa gorge qui s'enrouait puis continua :

----- Catherine, lorsque vous êtes venue à La Hazarée, je vous ai demandé d'être ma petite amie Vous y avez consenti

----- Oui, et je suis très fière de votre amitié

----- Depuis ce temps, nous nous sommes vus presque chaque jour ; nous avons vécu en bons camarades, à coeur ouvert

----- C'est-à-dire que je vous ai ouvert le mien, car, entre nous deux, il y a une nuance, remarqua malicieusement Catherine : moi, j'ai abusé de votre affection pour vous conter toutes mes chimères, tous mes chagrins et mes petits tracassas, tandis que vous sans reproche, monsieur Vital, vous vous êtes montré réservé comme un confesseur qui reçoit les aveux de ses pénitentes, mais qui ne leur confie pas ses secrets Vous connaissez toute ma vie, et je sais peu de choses de la vôtre.

----- Votre vie, mon enfant, est pure et candide comme une fleur je n'en pourrais pas dire autant de la mienne et vous auriez une triste opinion de moi, si je vous la racontais ... Quant à mes secrets, je vous ai confié ceux qui pouvaient vous intéresser sauf un ...

----- Vous voyez comme vous êtes cachottier ! Eh bien moi, j'ai, comme toutes les femmes, le goût du fruit défendu, et c'est justement ce secret là que je voudrais connaître.

----- Soit, je vais vous le dire Depuis que je le porte, il commence à me peser, et à qui en ferai-je partager le poids si ce n'est à ma petite amie Catherine ?

-----Elle noua ses deux mains à la fourche d'un noisetier, y appuya son front et reprit :

----- De quoi s'agit-il ?

----- D'un mariage.

----- Pour vous ?

----- Pour moi

-----Elle releva la tête et regarda Vital d'un air moitié sérieux et moitié plaisant :

----- Comment ne m'en avez-vous pas prévenue au moment où nous avons signé notre traité d'amitié ? C'eût été plus correct.

----- C'est qu'alors je n'avais pas encore vu très clair dans mon coeur

----- Et maintenant ?

-----Elle avait posé l'une de ses joues sur ses mains, et à demi caché son visage dans les feuilles des noisetiers.

----- Maintenant, reprit Vital, je suis fixé, mais non rassuré, car la personne que j'aime passionnément ne s'en doute probablement pas, et j'ignore si elle voudra de moi.

----- Cette personne est jeune ?

----- Très jeune Je pourrais être son père et cette différence d'âges me fait craindre qu'elle ne me refuse.

----- Et si elle vous refusait, interrogea Catherine en relevant légèrement la tête de façon à montrer un de ses yeux noirs, vous en seriez bien malheureux ?

----- Je l'aime follement, vous dis-je ; sa présence seule m'a redonné du plaisir à vivre ; si j'étais forcé de renoncer à elle, le monde me redeviendrait odieux et je demanderais comme une grâce d'en sortir !

-----Il avait prononcé ces dernières paroles avec une si énergique conviction que Catherine tressaillit.

----- Si cette personne vous tient tant à coeur, murmura-t-elle, que ne lui dites-vous ce que vous venez de me dire ? A moins qu'elle ne soit dure comme une pierre, elle se laissera facilement toucher.

----- Cette personne, répliqua-t-il en se rapprochant d'elle, c'est vous Catherine ! Mon sort est entre vos mains, j'attends votre réponse.

-----Elle dégagea complètement sa tête du feuillage des noisetiers et ses lèvres ébauchèrent le malicieux sourire qui contrastait si étrangement avec la mélancolie de son regard.

----- Moi ! balbutia-t-elle, vous voulez épouser une petite sauvage comme moi, pleine de défauts et n'ayant pas un sou vaillant ?

----- Je le désire ardemment Dites oui, Catherine, et je serai le plus heureux des hommes ; dites non, et je m'en irai désespéré

-----Une rougeur monta aux joues de Mlle de Louëssart ; elle baissa un moment les yeux et regardant son interlocuteur entre ses longs cils :

----- Je ne veux pas que vous partiez désespéré, monsieur de Lochères.

----- Alors c'est oui ?

----- C'est oui, répéta-t-elle en lui tendant les mains.

-----Il l'attira plus près et l'enveloppa de ses bras.

----- Chère enfant ! Merci de consentir à être ma femme ! Ainsi, vous n'avez pas peur de vous attacher à un barbon tel que moi ! C'est bien de votre plein gré ? Personne ne vous a influencée ?

----- Personne Vous ne me connaissez guère ! On ne me fait pas plier facilement et je ne me dirige que d'après mon coeur.

----- Vous êtes adorable, dit M. de Lochères en nouant ses deux mains autour de la taille mince de Catherine.

-----Il posa ses lèvres sur le front, sur les yeux de la jeune fille, et celle-ci, comme sous le frêne de La Harazée, effleura les joues de Vital de sa bouche d'enfant. Ce furent les mêmes baisers timides et frais, la même caresse filiale chastement affectueuse, mais sans ce trouble et ce frisson qui trahissent la brûlure de l'amour. Ils se séparèrent précipitamment en entendant le pas de M. de Louëssart.

----- Eh bien, s'écria familièrement ce dernier, il me semble que vous ne trouvez pas le temps long ! Cathe, M. de Lochères a dû te faire part de ses intentions. Lui as-tu répondu et êtes-vous d'accord ?

----- Oui, cher monsieur, dit Vital. Mlle de Louëssart a eu la bonté de me donner une réponse favorable et j'en suis bien heureux !

----- Bravo ! s'exclama le garde général en embrassant Catherine. Recevez tous deux mes compliments.

Puis il serra la main de Vital et ajouta :

----- Et maintenant, à quand la noce ? Le mariage est comme le café ; il faut le prendre tout chaud

-----M. de Lochères se rappela soudain la lettre de son fils. Au milieu de ses émotions d'amoureux, il l'avait complètement oubliée.

----- Je suis, répondit-il, encore plus impatient que vous Néanmoins, il est survenu, ce matin, dans ma vie, un

incident qui pourrait retarder le moment où Mlle Catherine sera tout à fait à moi j'ai reçu une lettre de mon fils qui demande à séjourner quelque temps à La Harazée

----- Comment vous avez donc un fils ? interrompit M. de Louëssart ébahi et vexé ; vous ne nous en aviez jamais parlé !

----- je n'en ai pas eu l'occasion. D'ailleurs, Félix et moi, nous étions en froid depuis quelques années Il avait été élevé par sa mère avec laquelle j'étais en mésintelligence, et il avait épousé ses rancunes Aujourd'hui il vient à résipiscence et sollicite de rentrer en grâce Je vous avoue que sa lettre m'a fortement contrarié ; j'ai hésité tout d'abord à accueillir ce garçon, qui m'est peu sympathique et qui menace de tomber chez moi comme un aérolythe Aujourd'hui, moins que jamais, je ne me soucie de le mettre en tiers dans mon bonheur

----- Mais c'est votre fils, objecta Catherine : vous ne pouvez pas lui fermer votre porte et l'abandonner !

----- Oh ! répliqua Vital, il ne sera pas malheureux : il possède du chef de sa mère une belle fortune, il va être majeur et peut parfaitement se passer de moi.

----- N'importe, insista Mlle de Louëssart, ce serait cruel et je m'en voudrais toute ma vie d'être la cause involontaire de l'affront infligé à votre propre fils Je vous en prie, monsieur Vital, ne commençons pas nos fiançailles par une mauvaise action !

----- Vous me dites en ce moment, ma chère Catherine, exactement ce que je me suis dit ce matin.

----- Eh bien alors, écrivez à ce garçon qu'il peut venir à La Harazée.

----- C'est fait, répartit Vital en baisant la main de Mlle de Louëssart, et je suis content de voir que nous pensons de même j'ai écrit à mon fils de me prévenir par dépêche du jour de son arrivée. Mais cette malencontreuse visite nous obligera à retarder l'époque de notre mariage Félix ne se doute pas, naturellement, de mes intentions. Il ne suppose pas que je vais lui donner une belle mère et j'aurai besoin de quelque temps pour le préparer à ce changement de condition. D'ici là, si vous le permettez, nous nous abstiendrons de divulguer un projet qui me met la joie au coeur et que j'aurais voulu réaliser dès demain

-----Catherine leva sur lui ses yeux attendris.

----- Je vous le répète, monsieur Vital, je serais désolée d'être pour vous et les vôtres une cause de trouble Nous prendrons le temps que vous voudrez D'ailleurs, n'ai-je pas besoin moi même de m'accoutumer à une situation qui me semble un conte de fée ?

----- Chère enfant, je vous adore, dit Vital en la serrant à nouveau dans ses bras.

-----Quant à M. de Louëssart, il ne desserrait pas les lèvres et fronçait les sourcils. Il n'était pas encore remis de la surprise désagréable qu'il venait d'éprouver en apprenant que M. de Lochères était père d'un grand fils. L'existence de cet héritier direct jetait une douche sur son enthousiasme et dérangeait ses combinaisons intéressées. Il trouvait d'ailleurs que dans cette affaire on ne se préoccupait pas assez de son opinion ni de ses convenances. Il aurait voulu publier dès le jour même, dans tout le pays, la nouvelle du mariage de sa fille ; sa jactance et sa vanité souffraient du silence qu'on lui imposait sans même l'avoir consulté. Mécontent et déçu, il se tenait à l'écart d'un air de dogue boudeur et renfrogné.

A suivre ...



Photo F. STUPP